

Note de lecture *Le Mal de mère*

Marie-Pierre Maybon

Volume 6, numéro 1, automne 1995

Annie Leclerc, philosophe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800998ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800998ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maybon, M.-P. (1995). Compte rendu de [Note de lecture : *Le Mal de mère*]. *Horizons philosophiques*, 6(1), 127–129. <https://doi.org/10.7202/800998ar>

NOTE DE LECTURE : *LE MAL DE MÈRE*

À la manière d'une tétralogie, voici quatre nouvelles placées sous la figure emblématique de la mère. Mais pas n'importe laquelle; une mère océanique dont la tendresse abyssale submerge de vagues d'amour l'enfant, objet de son Désir comme un gouffre sans fond, jamais rassasié de l'amour qu'il donne et de celui qu'il reçoit.

Mère l'amour, mère l'*amor*, mère la mort. Mère *pharmakon* «dont les miels sont peut-être des poisons, dont les enlacements se changent en croix, toutes ces mères dont le bon lait prend la couleur ou le goût de l'encre», toutes ces mères sont là dans le recueil d'Annie Leclerc et attendent sagement, tapies dans le creux des pages, dans le réseau brillant des mots, que le lecteur s'y emprisonne enivré par le flot des phrases, captivé par la marée des émotions qui l'assaillent.

Mais, qu'est-ce que ce «mal de mère» en vérité, sinon cette nausée irrépressible dont est saisi l'autobiographique sujet de «Ci-gît Mémé Pastille», la dernière des histoires? De toute façon, cela touche bien le cœur, a priori celui de la mère et l'enfant qu'a été et qu'est peut-être encore ce Je derrière lequel raisonne la voix d'Annie Leclerc pour qui le mal de mère ne signifie pas tant «mal d'avoir une mère, mal d'être mère, mal d'avoir eu et de devoir être...» Avoir le mal de mère c'est, au-delà du trop tentant jeu de mots auquel l'auteur a succombé, tout à coup sa/voir la maternité dans ses débordements, ses excès d'amour, ses trop-pleins de tendresse, ses gavages de dévouement, ses offrandes d'entrailles dont le spectacle tout à coup devient intolérable et se mue en abjection. «Je me suis vue tumeur maligne, cancer d'amour proliférant avec mon œil ouvert, saturé, excédé, débordant de toutes ces larmes sirupeuses, traînant son informe fardeau de douleurs et d'angoisses.» Or c'est justement à cet œil cyclopéen et à l'amour tentaculaire qui l'enveloppent dans une chaleur moite et inquiète que voudra échapper Anguelos, le petit garçon de

«La Guerre civile». Cependant, il n'est de fuite sans épreuve et d'accomplissement sans rite de passage. Aussi, la maladie, la douleur l'arrachent le temps d'une opération à sa mère et le projettent dans un monde d'hommes où l'enfant sera guidé non par son père — figure fantomatique parcourant le recueil — mais par un adolescent que Magda, la mère d'Angelos, ne saurait dompter peut-être justement parce qu'il a déserté les plages de l'amour maternel pour être marin. Ce ravissement de sa maternité, ce détournement vers une autre mère, Magda les refuse justement à son fils. Mais, est-ce toujours là le destin de l'enfant que d'être dans le clair-obscur de cet entre-deux-mères où il tente d'exister pour lui-même? Et cette incomplétude organique, biologique, ce manque d'enfant qui se mue en mal de mère n'est-il vécu que par cette dernière? Car la mère — même si elle l'ignore — n'est pas un complément pour l'enfant avec lequel elle veut prolonger l'originelle unité; elle est un supplément, ce quelque chose en plus qui, à la manière de Sarah — titre éponyme de la nouvelle ouvrant ce recueil — éclaire de son ombre lumineuse la vie de François, Luc et Clara dont la trinité s'abrite dans cette mère secrète n'appartenant qu'à Luc qui «brillait même dans la nuit, même en dormant, d'une lumière qui lui venait de l'intérieur, de l'antérieur, d'une étoile sauvage et de noire beauté, et dont le nom était Sarah.» Sarah dont la présence est peu à peu occultée par l'autre mère, Jeanne; Sarah dont l'absence finira pourtant par éclipser Jeanne et consumer son esprit que seule la présence de Luc — enfant-lumière — parvient à apaiser. Cette vieille âme a/mère de n'avoir pu s'approprier entièrement l'enfant de l'autre, cette vieille âme rongée par le mal de mère tente alors de se substituer à Sarah, «la mère morte» : «Elle en vint à dire que Jeanne était leur mère à eux, François et Clara, qu'elle Sarah, les avait élevés tous deux comme ses propres enfants, comme Luc». La folie conduit Jeanne vers Sarah — à moins que cela ne soit Sarah elle-même qui attire Jeanne vers elle — et vers la mort. Cette folie d'amour, c'est également elle qui conduit la narratrice de «Deli-Delo» à gaver du flot incessant de ses mots

de tendresse, l'enfant qui ne lui appartient pas, à l'étouffer dans ce sein depuis longtemps tari. Crise de maternité dissipée par la mort du Désir et de son objet que l'on tue tout doucement, tendrement dans un tourbillon de mots, dans une tempête d'amour, dans un immense Mal de mère.

Marie-Pierre Maybon
Études françaises
Université de Montréal